Rose BLIN-MIOCH, *Lettres de la Félibresse rouge Lydie Wilson de Ricard (1850-1880)*

Montpellier, Presses universitaires de la Méditerranée, 2013, 334 p.

Jean-François Courouau

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clio/12607>

DOI : 10.4000/clio.12607

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 10 juin 2015

Pagination : 337-337

ISBN : 9782701194318

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Jean-François Courouau, « **ROSE BLIN-MIOCH, LETTRES DE LA FÉLIBRESSE ROUGE LYDIE WILSON DE RICARD (1850-1880)** », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 41 | 2015, mis en ligne le 15 juillet 2015, consulté le 25 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/clio/12607> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.12607>

Ce document a été généré automatiquement le 25 novembre 2020.

Tous droits réservés

Rose BLIN-MIOCH, *Lettres de la Félibresse rouge Lydie Wilson de Ricard (1850-1880)*

Montpellier, Presses universitaires de la Méditerranée, 2013, 334 p.

Jean-François Courouau

RÉFÉRENCE

Rose Blin-Mioch, *Lettres de la Félibresse rouge Lydie Wilson de Ricard (1850-1880)*, Montpellier, Presses universitaires de la Méditerranée, 2013, 334 p.

- 1 Le mouvement félibrige, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, une partie de la société méridionale autour de Frédéric Mistral et de sa défense de la langue d'oc rassemble des hommes dont les opinions politiques penchent du côté conservateur. Ce cliché est sans doute destiné à avoir la vie dure car tout n'y est pas faux mais les exceptions sont nombreuses. Grâce aux travaux de Catherine Parayre (2004), on connaît un peu mieux les personnalités hors normes des félibresses Philadelphie de Gerde, Calelhon, Clardeluno et Farfantello, toutes clairement marquées à droite. Auparavant (1986), Claire Frédéric avait retracé l'itinéraire passionnant de Lazarine de Manosque, marchande de volailles à Marseille et membre du félibrige, dont les opinions politiques ne nous sont pas connues outre mesure. La figure qu'exhume Rose Blin-Mioch vient compléter et équilibrer l'étude d'un paysage littéraire qu'on aurait tort de croire fixé.
- 2 Lydie Wilson n'est pas une Méridionale. Elle est née à Paris en 1850 dans une famille de commerçants, d'un père écossais et d'une mère flamande. Très jeune, elle entre en contact avec le rejeton d'une famille d'aristocrates d'origine languedocienne, Louis-Xavier de Ricard. Associé à l'éclosion du mouvement parnassien, ami de Verlaine, Ricard est un fervent républicain que ses prises de position, sous le Second Empire et la Commune, ont à deux reprises conduit à l'exil en Suisse. En 1873, il épouse la jeune Lydie et le couple s'établit quelques mois après à Montpellier. Lydie n'y a aucune

attache mais très rapidement elle multiplie les rencontres dans le milieu républicain que fréquente son mari et dans celui, très différent, du félibrige. Ces deux mouvements s'incarnent en un seul personnage, Auguste Fourès, avec qui le couple ne tarde pas à nouer des liens étroits et profonds. Tandis qu'une idylle naît entre le poète languedocien et la sœur de Lydie, Jeanne, une correspondance s'instaure qui rassemble Louis, Lydie et Fourès. Jeanne, quant à elle, est de santé fragile ; elle peint et on lui doit le beau portrait de Lydie qui orne la couverture. Pendant quelques années, un bouillonnement d'idées et de sentiments anime ce groupe d'esprits idéalistes avant que les coups du sort s'abattent sur lui. Emportée par la phtisie, Jeanne meurt en 1877. Trois ans plus tard, c'est au tour de Lydie de succomber, victime de la même affection. Ses obsèques civiles feront quelque bruit à Montpellier.

- 3 La correspondance que publie Rose Blin-Mioch provient de plusieurs sources. Le fonds le plus important, constitué de 34 longues lettres, était déposé au Collège d'Occitanie de Toulouse, à présent transféré au CIRDOD de Béziers. Ces lettres ont été écrites par Lydie au poète languedocien Auguste Fourès entre le 29 mai 1876 et 16 octobre 1877. S'y ajoutent une lettre de Lydie à Frédéric Mistral, datable de 1880 ainsi qu'un ensemble de lettres adressées par Lydie à Louis, à sa mère ou à sa sœur, publiées à titre posthume en 1896 dans les journaux *Montpellier* et *Montpellier républicain*. En annexe, l'éditrice a pris soin de placer les lettres conservées de Fourès à Lydie (14 lettres), de Louis à Fourès (10 lettres) et de Fourès à Louis (4 lettres). L'intérêt de ce corpus est d'abord d'être très resserré dans le temps puisqu'il s'étend en théorie de 1876 à 1880, la majorité des lettres ayant été écrites dans les années 1876 et 1877. L'édition, assortie de notes précieuses et d'une introduction particulièrement dense (156 pages, la moitié du livre), permet ainsi de plonger, à intervalles irréguliers, dans l'intimité d'une femme peu commune, poète de langue française mais aussi de langue occitane, femme de convictions, esprit politique qui, loin de se contenter d'un quelconque rôle d'épouse docile, cultive sa curiosité et sa liberté d'esprit.
- 4 Une fois établie dans le Midi, en effet, Lydie Wilson de Ricard se passionne pour la langue que peu appellent *occitane* en dehors de Fourès qui contribue à exhumer le mot. Lydie prend une part active à la création, puis à la confection de l'almanach languedocien *La Lauseta* dont trois livraisons vont paraître successivement entre 1877 et 1879. Cette publication, créée à l'imitation de *l'Armana provençau* de Mistral, est destinée, dans l'esprit de ses fondateurs, à légitimer et à diffuser un usage à la fois utilitaire et littéraire de la langue d'oc auprès de populations peu rompues à la fréquentation des livres. *La Lauseta* languedocienne, fruit de la collaboration entre les époux Wilson et Fourès, assure également la promotion des idées républicaines, bien éloignées de la pensée conservatrice du félibrige provençal et de sa filiale languedocienne. L'intérêt de Lydie pour cette culture qu'elle découvre la pousse très rapidement à apprendre l'occitan. Les progrès particulièrement rapides qu'elle accomplit sous la douce férule de Fourès, qu'elle appelle son « parrain », et de l'érudit Charles de Tourtoulon la mettent en mesure de traduire pour l'almanach, de l'occitan en français, des poèmes de troubadours ou des extraits de la *Chanson de la Croisade*. Mieux, elle compose directement des poèmes en occitan de sorte que l'on possède ainsi une douzaine de poèmes d'elle en occitan, à côté de nombreux autres en français.
- 5 Lydie Wilson de Ricard partage en outre les idées politiques de son mari. Très marqué par la Commune de Paris, Louis-Xavier de Ricard prône une réorganisation politique de la France de type fédéraliste qu'il théorise en 1877 (*Le Fédéralisme*, Paris, Sandoz &

Fischbacher) et cherche à diffuser par la presse (*La Commune libre. Journal socialiste fédéraliste*, Montpellier, 1879). Ce fédéralisme de gauche, très sensible à la « question sociale », s'oppose par bien des points aux conceptions à la fois vagues et conservatrices de Mistral et du félibrige. La correspondance de Lydie permet ainsi de suivre de l'intérieur l'élaboration – à laquelle elle concourt activement – et la réception de cette pensée originale dans le paysage politique français.

- 6 L'approche « occitaniste et féministe » que revendique Rose Blin-Mioch l'amène enfin à accorder une importance à des éléments que ses confrères masculins n'auraient pas forcément cherché à dénicher. Le mariage du couple, établi sous contrat d'autonomie, assure à l'épouse un statut qui est loin de se conformer à la norme du temps. Lydie Wilson se fait en effet une conception du mariage qui contraste, là encore, avec le mercantilisme dominant : « Notre bonheur présent est fait pour inviter à suivre notre exemple tous ceux qui ne considèrent pas le mariage comme un *marché*, mais comme la libre et sincère union de deux cœurs honnêtes » (Lydie à Louis, mars 1877, mot souligné par Lydie). Dira-t-on que le double militantisme de l'éditrice peut à l'occasion la conduire à certaines surévaluations et que les poèmes en français de Lydie Wilson auraient pu bénéficier de plus d'attention (en attendant l'édition, souhaitable, de son œuvre occitane), tout comme la pensée politique de son mari ? Il n'empêche. La masse des informations accumulées sur une période en pleine ébullition autour d'une femme d'exception que la recherche avait totalement négligée ne peut qu'emporter le lecteur. Il découvrira une femme attachante et courageuse, une femme libre, éprise de justice pour sa langue d'adoption comme pour le genre humain.

AUTEURS

JEAN-FRANÇOIS COUROUAU

Université Toulouse Jean Jaurès
PLH-ELH / LAHIC (IIAC, CNRS)